



Grand Palais A Art Basel Paris, l'art ne connaît pas la crise

NI LE VOL ROCAMBOLESQUE au Louvre, ni l'instabilité politique française, rien ne semble pouvoir entacher l'étonnante euphorie qui règne depuis lundi sous la verrière du Grand Palais. Les collectionneurs s'en donnent à cœur joie, les plus célèbres galeristes

vendent sans discontinuer. Au point que l'un d'eux explique qu'à Paris, à la différence de Bâle, les collectionneurs savent que, « s'ils n'achètent pas une œuvre qui les intéresse, quelqu'un d'autre le fera à leur place ».

PAGE 20

A Art Basel Paris, l'art ne connaît pas la crise

Les collectionneurs du monde entier sont réunis à l'occasion de la grande foire d'art contemporain

REPORTAGE

En 2022, Art Basel Paris, qui portait alors le nom de Paris +, avait ouvert un jour de grève générale. L'édition 2023 s'est tenue une semaine après le massacre du 7-October perpétré par le Hamas en Israël. Et, en 2024, il a plu dans la nef du Grand Palais... Rien, pourtant, ne semble ébranler Art Basel Paris, qui, depuis quatre ans, a repris le créneau occupé durant quarante ans par la FIAC. Ni le vol rocambolesque au Louvre, dimanche 19 octobre, sévèrement épinglé par la presse étrangère, ni l'instabilité politique hexagonale raillée à l'international ne semblent ternir l'aura de Paris aux yeux du gotha des collectionneurs.

Depuis lundi 20 octobre, il règne dans le milieu une surprenante euphorie. Dans les dîners mondains, les conversations tournent autour des nouveaux locaux de la Fondation Cartier – dont l'ouverture au public est prévue samedi 25 octobre –, de la rétrospective à

couper le souffle de Gerhard Richter à la Fondation Louis Vuitton, de l'odyssée de l'art minimal à la Bourse de Commerce.

« Entre Londres et Paris, si je dois un jour choisir, ce sera Paris. Ici, c'est le cœur de l'Europe, là où ça vibre, où il y a à la fois un esprit underground et des grands musées », confie Dan Qiao, jeune directrice du centre d'art Tank à Shanghai, qui visitait pourtant la foire Frieze la semaine précédente. « J'ai appris à apprécier la ville de Bâle pour ce qu'elle avait à donner. Mais si je ne peux pas me rendre aux deux foires, je choisirai sans doute Paris, avoue le collectionneur israélien Gil Brandes. Ici, on peut faire d'autres choses que voir de l'art toute la journée. »

Ce que résume Clément Delépine, le directeur de la foire, qu'il va quitter pour diriger la fondation Lafayette Anticipations : « Autrefois, pour faire du business, on se rendait à Londres, pour être cool on allait à Berlin. Maintenant pour faire du business et être cool,

on vient à Paris. Profitons-en le temps que ça dure. »

Restait à voir si les collectionneurs se montreraient d'humeur acheteuse, alors que le marché a chuté de 12 % en 2024. Le baromètre publié en juillet par le Comité professionnel des galeries d'art confirme la crise : un galeriste sur cinq a vu ses ventes plonger de 20 % au premier semestre.

Or, la tendance semble s'inverser, du moins sur la foire : « Il y a un mois, j'étais prudemment optimiste, mais ces deux dernières semaines, en voyant les réactions des collectionneurs aux listes que nous leur avons envoyées en preview, j'ai été totalement rassuré », confie le Parisien Thaddaeus Ropac, après s'être vu confirmer une quinzaine de ventes, dont un Alberto Burri affiché à 4,2 millions d'euros. Et de préciser : « A Bâle ? En juin, les acheteurs prenaient leur temps. Aujourd'hui, à Paris, c'est l'inverse : les collectionneurs sentent plus d'urgence, ils savent que s'ils n'achètent pas une œuvre qui les intéresse, quelqu'un d'autre

le fera à leur place. »

Cela s'est vérifié dès l'« avant-première », une nouveauté qui consiste à convier des privilégiés la veille de l'ouverture, pourtant elle-même réservée aux VIP. Organisée mardi 21 après-midi, elle a vu déferler près de 2 472 invités, choisis par les 206 exposants (50 de plus qu'en 2024), des collectionneurs américains venus en masse, mais aussi quelques célébrités comme Nick Rhodes, claviériste de Duran Duran, qui, avant de rejoindre son groupe le soir même sur la scène du Zénith, s'est attardé longuement devant les merveilles surréalistes de la galerie 1900-2000, pour beaucoup provenant de la collection d'André Breton.

Almine Rech a vendu ce jour-là quasiment tout le contenu de son stand, et l'installation de Joël Andrianomearisoa, présentée à l'Hôtel de la Marine dans le cadre des expositions d'art public lancées par la foire. « *En quatre heures, j'ai déjà fait ma meilleure foire à Paris*, exultait le marchand new-yorkais David Zwirner, qui alignait une quinzaine de ventes, en grande partie nouées avant la foire. *Le marché reste fort quand vous avez de la qualité, à des prix justes.* » Victor Gisler, de la galerie zurichoise Mai 36, abonde : « *Les gens ont retrouvé l'appétit d'art qu'ils avaient perdu il y a encore six mois.* » La galeriste parisienne Nathalie Obadia ne dit pas le contraire, après s'être défaite de 25 œuvres en deux jours. « *On est ravis, pas seulement par les ventes, mais aussi par l'élan qu'on ressent à Paris* », rebondit Mathieu Paris, directeur parisien de la galerie White Cube.

Des figures oubliées

Certes, pour ne pas décevoir les attentes, les marchands ont sorti l'artillerie lourde : des Picasso à tomber, proposés entre 1 millions et 50 millions de dollars (entre 862 532 euros et 43 millions d'euros) chez Nahmad ; un Modigliani de 1918, *Jeune fille aux maca-*

rons, dont Pace Gallery demande 10 millions de dollars, des dessins de Giacometti et de Foujita chez Mennour, un bel accrochage de Gérard Schneider, dont une toile issue des collections du MoMA que Franck Prazan a vendue sans coup férir. Et même un Rubens, chez Gagosian, entorse à la règle d'Art Basel, qui interdit d'exposer des pièces antérieures à 1900, mais qui forme un contraste intéressant avec le Picasso de 1961 accroché à côté et pourrait justifier pour certains les tableaux figuratifs de John Currin que le marchand, prudent, n'a pourtant pas osé présenter à côté.

Jouant à fond sur l'effet « vu à la Fondation Vuitton » – et sans doute un peu sur l'esprit moutonnier de certains acheteurs –, tous les poids lourds de la profession, de Hauser & Wirth, qui a vendu le sien, dont il demandait 23 millions de dollars, à Zwirner, en passant par Levy Gorvy et Gagosian, avaient accroché une abstraction de Richter sur leurs cimaises. Est-ce l'effet de l'expo « Niki de Saint Phalle, Jean Tinguely, Pontus Hulten », qui se tient simultanément dans les galeries nationales du Grand Palais, la galerie Vallois a aussitôt vendu *Le Château de Gilles de Rais*, une œuvre renversante de Niki de Saint Phalle datée de 1962.

S'il y a quelques pépites au rez-de-chaussée, comme à la galerie Le Minotaure, qui revisite les mouvements abstraits de la première moitié du XX^e siècle et a déniché des aquarelles de Fernand Léger, mais aussi des œuvres de Jean Arp, Etienne Béothy, César Domela, Frantisek Kupka, Léon Tutundjian, et un très exceptionnel Laszlo Moholy-Nagy, c'est dans la section *Première*, nichée dans les étages du Grand Palais, qu'on quitte avec bonheur les autoroutes de l'art, pour redécouvrir des figures oubliées. À l'instar d'Hector Hypolite, peintre haïtien légendaire, aimé des surréalistes, qu'expose The Gallery of Everything. Ou encore, chez Eric Mouchet, les

œuvres sur papier d'Ella Bergmann-Michel, qui avait pris part au mouvement moderne en Allemagne, un engagement qui lui a valu d'être rapidement cataloguée « artiste dégénérée » par les nazis.

Le contraste est d'autant plus fort et violent qu'on n'est pas bien loin du Lounge Louis Vuitton customisé par Takashi Murakami, où les sacs à main s'exposent sous vitrine comme des pièces de musée. Conformément à la feuille de route impulsée par Art Basel lors de son implantation à Paris, il convient de capter le public de la capitale de la mode, tout comme la défunte Biennale des antiquaires avait su le faire, un temps, avec celui des joailliers : conversations pilotées par Edward Enninful, ancien rédacteur en chef de l'édition britannique de *Vogue*, parcours « Oh la la ! » imaginé par le journaliste Loïc Prigent, explorateur de la fashion week et des coulisses de la mode, exposition estampillée Miu Miu au Palais d'Iéna...

Une nouvelle antenne

Mode et art n'ont jamais autant cohabité – jusqu'à frôler l'overdose. « *Une foire d'art, c'est hyperrintimidant. On a besoin d'attirer de nouveaux collectionneurs car il s'avère que le marché de l'art en volume n'a pas crû depuis des années*, assume Clément Delépine. *La plus jeune génération de collectionneurs est moins intéressée par une simple acquisition d'œuvre d'art : il faut rajouter une couche "expérientielle", croiser les intérêts.* »

Qu'en dit Loïc Prigent, qui a sélectionné, sous le libellé ambigu « C'est la mode », une quarantaine d'œuvres que les galeries exposeront sur leurs stands le vendredi et le samedi ? « *Je ne vois pas de différence. Il y a un jargon, un entre-soi, les mêmes notions de têtes montantes, les mêmes emballages, les effets de hype et de scandale... On a retranché les maisons et les artistes dans des codes très identifiants, un Yayoi Kusama se reconnaît aussi vite qu'un tailleur*

Chanel, un Buren est aussi reconnaissable qu'un passage piéton. Il y a ce côté ultravisuel, satisfaisant, qui fait qu'on se sent appartenir à un monde. » Autant dire que, si on veut découvrir des nouveautés, il vaut mieux monter à l'étage où les mezzanines regroupent les jeunes galeries, qui semblent un peu plus à la peine que les poids lourds.

Cerise sur le gâteau, pour marquer l'ouverture d'une nouvelle antenne d'Art Basel à Doha, les visiteurs sont accueillis par des hôtes de l'air, en uniforme de la compagnie Qatar Airways... Comme l'a dit après des ventes exceptionnelles le marchand Iwan Wirth, en faisant allusion à la verrière du Grand Palais, à Art Basel Paris, « *sky is the limit* ».

Sauf que le ciel n'est pas accessible à tout le monde : les tarifs d'entrée sont d'une complexité digne d'un mécanisme d'horlogerie suisse. Ils sont de 30 euros pour les étudiants et les moins de 26 ans, et

de 45 euros pour les autres, pour un billet d'une journée. D'autres solutions, plus onéreuses, sont proposées. Et pour qui voudrait bénéficier des mêmes avantages (ou presque) que les VIP invités, un accès permanent, y compris au vernissage du jeudi 23 octobre, coûte 1300 euros...

Mais cela bénéficie à l'économie parisienne : une étude d'impact d'Art Basel 2024 estime à 194 millions d'euros les retombées (hôtellerie, restauration, transports, loisirs) de la venue de 65 000 visiteurs, dont 41 % se sont déplacés spécialement pour l'événement. Les VIP invités ont eu une dépense quotidienne moyenne de 1232 euros. Hors ventes de tableaux, la production économique totale liée à la foire est évaluée à 442 millions d'euros. Quand l'art va, tout va ! ■

ROXANA AZIMI
ET HARRY BELLET

Art Basel Paris, Grand Palais,
7, av. Winston-Churchill, Paris 8^e.
Jusqu'au 26 octobre.

« En quatre heures, j'ai déjà fait ma meilleure foire à Paris »

DAVID ZWIRNER
marchand new-yorkais

Les marchands ont sorti l'artillerie lourde : des Picasso à tomber, un Modigliani, des dessins de Giacometti...



« Mountains », d'Ugo Rondinone, au Grand Palais, à Paris, mercredi 22 octobre. BENOIT TESSIER/REUTERS



**A Art
Basel Paris,
au Grand Palais,
le 22 octobre.**

BENOIT TESSIER/REUTERS